

Les Archives de Minorque (*)

(Second article)

Nous avons dit, dans un précédent article, que la sphère provinciale manquait dans l'île de Minorque et que tout ce qui, ailleurs, rentre dans cette catégorie, était ici dispersé entre les groupes municipaux. Mais il faut distinguer ici entre le droit et le fait: en fait, la municipalité de Mahon a une prééminence telle, à partir du dix-huitième siècle, qu'aucune des autres communes de l'île ne se permet un geste un peu important, sans la consulter; les avis de Mahon deviennent des ordres indirects; ses actes constituent des précédents, or, le précédent est tout dans le droit coutumier, et il n'est pas d'exemple de pays où le droit public n'ait pas eu un coefficient coutumier très important. Ce n'est donc pas seulement l'histoire de la commune, c'est aussi, en partie du moins, l'histoire de l'île qu'on va chercher aux archives de Mahon.

Où se trouvent ces archives? Dans les combles de l'hôtel-de-ville. Une salle assez vaste leur est consacrée. Ces archives ne présentent rien qui ressemble à un inventaire, ni aucune espèce de classement, ce qui rend, non seulement les recherches, mais aussi les références excessivement difficiles. Les archives historiques sont bien loin d'occuper toute la salle. La paroi de face, celle opposée à la porte d'entrée, est occupée par les archives modernes, les documents courants, sans aucun intérêt pour l'historien. Les documents anciens se trouvent le long du mur, à gauche de la porte. Les registres sont naturellement assez bien conservés; quant aux liasses de lettres ou de papiers détachés, elles sont en désordre, absolument mêlées: une même

(*) Véase pág. 345 del Tomo I de esta REVISTA.

ficelle lie parfois ensemble les documents des époques les plus diverses. Dans quelques liasses, pourtant, on peut constater un certain ordre: mais aucune pièce n'est numérotée, et, par malheur, les dates font quelquefois défaut; d'où des identifications parfois difficiles: souvent même, le nom du destinataire d'une lettre n'est pas clairement indiqué, ou même pas du tout. Ajoutez que les documents placés à l'extrême gauche de la salle se trouvent dans une demi-obscurité qui ne rend pas les recherches plus faciles. En dehors du classement scientifique, les documents pourraient être placés dans un ordre matériel; il n'en est rien. Ils sont campés au hasard et dans des situations qui défient parfois les lois de l'équilibre.

Nous ne dirons rien de plus de l'aspect extérieur des archives. Arrivons à apprécier leur contenu. Mais précisément cette appréciation est rendue fort malaisée par le chaos matériel, et bien des liasses peuvent échapper au chercheur, sur lesquelles il eut mis aussitôt la main si l'autorité municipale avait fait procéder à une sorte de tri ou de rangement provisoire.

Abordant maintenant la question de fond, ce qui frappe surtout, c'est le peu d'importance relative des registres de procès-verbaux, *actas*, comme on les nomme généralement dans les archives catalanes. Ces procès-verbaux des séances, qui guident le travailleur dans les dépôts de la Catalogne continentale, qui sont à peu de choses près le centre de gravité de ses recherches, qui ont aussi une importance de premier ordre dans les archives des autres communes de l'île, sont ici quelque peu effacés: ils existent, mais rebutent; leur lecture est ennuyeuse, pleine de redites. Il n'en sort la connaissance d'aucun fait saillant. Malgré ces défauts, il faudrait bien se résigner à chercher là l'histoire de Mahon, comme on est obligé de le faire dans les autres communes, si une autre série de documents ne venait les éclipser et les reléguer tout à fait au second plan.

Ces documents, qui dominent l'ensemble des archives de Mahon, ce sont les registres de *Memorials y cartas*, c'est à-dire le répertoire et les copies de lettres, le plus souvent, les copies de lettres seulement. Tous les documents émanés de la municipalité se trouvent là. C'est son histoire extérieure, son con-

tact avec le souverain. A côté, les registres de procès-verbaux n'ont qu'un caractère de documents se référant à l'histoire intérieure, purement et simplement: ce sont les petits détails, incompréhensibles du reste pour ceux qui ne connaissent pas les *memorials* y *cartas*. J'ai dit que les lettres provenant de la municipalité y étaient copiées: c'est une grande ressource qui obvie au défaut de classement et au désordre des liasses. Que l'original soit perdu, ou qu'il soit introuvable, peu importe en définitive lors qu'on peut recourir à une copie fidèle, contemporaine et authentique. Le caractère authentique n'est pas douteux: quant à la fidélité, nous avons pu nous en assurer nous-même par comparaison. Du reste, on comprend que la plupart des originaux ne puissent se trouver aux archives de Mahon, puis qu'il s'agit presque exclusivement de *cartas salidas*.

Les registres de *Memorials* y *cartas* correspondent à ce qu'on peut appeler une année municipale, c'est-à-dire, à une période d'exercice des jurats, généralement du mois de mai d'une année au mois de mai de l'année suivante, ou de juin à juin. Nous pouvons prendre, au hasard, un registre à titre d'exemple. Soit le «Registre dels *Memorials* y *cartas* que se offreixen en la pnt. (present) juradia del Magh. (magnifich) Pere Ximenez de 1760 en 1761.» Voici comment les documents se présentent dans ce registre: Lettre à l'intendant, le 2 juin 1760.—Nouvelle lettre au même, le 9 juin.—Au même, le 23 juin.—Lettre au gouverneur (sans date).—Lettre au contrôleur général des finances, le 2 juillet.—Au gouverneur, le 30 juillet.—A l'intendant, le 11 août.—Au gouverneur, sans date.—Au lieutenant général de l'amirauté, le 30 août.—A l'intendant, le 9 septembre, etc. Arrêtons cette énumération au moment où elle commencerait à devenir fastidieuse. Nous avons seulement voulu montrer au lecteur en quoi consistaient ces registres. Nous avons dit que ces documents contiennent les lettres parties de la municipalité vers l'administration supérieure, mais la réciproque n'est généralement pas vraie. Ce n'est que par exception que certains documents de réponse de l'administration à la municipalité se trouvent relatés dans les registres. Généralement, le texte administratif n'est pas reproduit: ici, la

méthode est différente, c'est le document original, initial, qui se trouve intercalé dans le registre, soit collé, soit même simplement placé, au risque de perdre ainsi l'emplacement qui lui donne tout son intérêt. On peut, donc, suivre la conversation entière entre les jurats et l'autorité supérieure, et voir se dérouler une question administrative *ab ovo* jusqu'à une solution qui se fait parfois bien longtemps attendre. Il n'est pas de meilleure méthode pour apprendre l'histoire. Malheureusement, cette bonne fortune est assez rare: les lettres municipales existent, la réponse est absente, ou bien les lettres de la commune sont une réponse et l'ordre original qui les a motivées a disparu. Faute du dialogue, il faut se contenter du monologue communal, ou reconstituer les réponses possibles par d'autres documents. C'est ici que les lettres éparses qui composent les liasses ci-dessus énoncées pourront être d'un grand secours.

Les registres que nous venons d'étudier ainsi sommairement ne sont pas d'un volume bien considérable. Dans l'énumération ci-dessus nous n'avons retenu que douze lettres entre juin et septembre: assurément il y en a d'autres et nous n'avons indiqué que celles qui présentent un certain intérêt doctrinal. Supposons au total une moyenne de six ou sept lettres par mois, et, quelque soit l'importance et la longueur de certaines d'entre elles, l'année entière ne sera pas bien compacte. Aussi les registres annuels sont-ils assez minces. Il ne faut pas du reste que ce mot de registres nous abuse: ce sont des cahiers intitulés *registres*, mais qui ne se présentent pas d'une manière indépendante. Heureusement, car, dans ce cas, nous aurions de grandes chances pour qu'ils fussent égarés. Ces cahiers sont donc reliés en un registre matériel, en cuir, et, comme nous l'avons dit au début de cet article, généralement en bon état. Chaque registre de cuir contient environ une dizaine de ces registres annuels. Citons, par exemple, le registre *Memorials y cartas* de 1753 à 1762.

Il est donc assez facile de se retrouver dans les *memorials y cartas*. Les documents sont bien présentés, généralement datés, très lisiblement écrits: au moins c'est le *plerumque fit*. Malheureusement, ils sont inférieurs aux registres de Ciudadela sur un point, en apparence secondaire et misérable, mais

qui a bien son importance. Les folios ne sont pas, le plus souvent, numérotés: et c'est là la source d'une très grande gêne pour les citations. Les anciens secrétaires ont reculé devant cette peine bien minime. Dans cet ordre d'idées, on ne peut pas dire que le temps ait apporté des améliorations: ce sont les plus anciens registres dont les folios sont numérotés: celui de 1755 en 1756 l'est encore. Le suivant ne l'est plus que partiellement. Celui de 1758 ne l'est plus du tout. A la fin du dix-huitième siècle, on revient au numérotage des folios. Pendant l'époque de la troisième occupation britannique, les folios furent numérotés, non pas par registre annuel, mais par registre matériel. Autrement dit, il y eut une série unique de numéros par volume. C'est ainsi que le registre de «Memorials y cartas en la present juradia del Magh. Antoni Pons y Costabella (1798 en 1799)» commence par le f^o 555. Nous ne nous attarderons pas davantage sur ces questions, minimes en apparence, mais dont tout chercheur comprendra l'importance.

Les Memorials y cartas ne sont pas les seuls registres qui existent aux archives de Mahon. Il s'en trouve d'autres qui, au premier abord, sont plus imposants, sinon par leur masse, au moins par leur intitulé, qui peut donner à penser qu'on a mis la main sur les sources les plus importantes. Je veux parler des *Reales sentencias privilegis*. Un volume, bien relié, non folié, paraît d'abord bien alléchant: ce sont les «Reales sentencias privilegis 1648 á 1759». Il a, sans doute grâce à son titre, dans la mairie de Mahon, la possession d'état d'être des plus importants: il est le seul dont les employés municipaux connaissent, nominativement et individuellement, l'existence. Quelle désillusion! il n'y a rien de particulièrement intéressant dans ce registre. Les documents, fort clairsemés, s'y suivent à un siècle d'intervalle. Les plus dignes d'attention parmi ceux qui y figurent sont des placards imprimés, comme celui-ci, qui a sa place dans la période française: Edit du Roy pour l'administration de la justice dans l'isle Minorque, du mois de may 1757, extrait des registres du Conseil Souverain de Roussillon. Ce n'est pas autre chose que la confirmation, par Louis XV, de la déclaration du duc de Richelieu, qui, lors de son débarquement à Ciudadela, maintient les privileges de l'île.

Quelques manuscrits viennent ensuite, notamment l'arrêt du Conseil du Roi nommant M. de Causan intendant de Minorque, avec des exposés de motifs très verbeux, mais très intéressants à analyser, car ils éclairent toute une partie du droit comparé, tant international qu'administratif. Mais c'est tout, si on y joint quelques documents accessoires et de pure glose. Ce n'est pas beaucoup assurément pour un livre qui par son titre paraît devoir résumer l'histoire de la souveraineté sur Minorque: cette histoire, on la trouve bien, mais, en la cherchant ici, on se trompe de porte. C'est dans les *memorials y cartas* qu'elle est renfermée.

On la trouve aussi dans les liasses de lettres sur lesquelles il faut bien finir par dire quelques mots. Lorsque, avec un peu de travail, on les a restituées dans leur ordre chronologique, on retrouve la correspondance de l'autorité supérieure avec la ville. C'est le symétrique des *memorials y cartas*. C'est assurément un complément de renseignements qui nous est donné dans les registres: ce pourrait être aussi un double emploi; mais en fait il n'existe que rarement: 1^o parce que les ordres et les réponses de l'administration figurent peu souvent dans les *memorials y cartas*; 2^o et surtout parce que les lettres administratives qui sont conservées concernent des périodes où les lettres municipales sont peu développées, peu prolixes, parfois peu intelligibles par elles-mêmes. Les lettres de l'intendant, du gouverneur, peuvent suppléer au manque d'indications du côté de la ville. Avouons aussi que, lorsqu'il s'agit des mêmes affaires, il n'est pas inutile de les entendre développer des deux côtés de la barre. Souvent les documents de l'une des parties rétorquent celles de l'autre: dans notre esprit moderne, nous devons convenir de bonne foi que, dans ces conflits, c'est presque toujours le pouvoir central qui a raison et que le vrai libéralisme se retrouve dans les actes de l'agent officiel du despotisme, tandis que les libertés municipales ne sont souvent que privilège indéfendable et qu'abus. C'est là, du reste, une constatation qu'il est aisé et habituel de faire, non seulement dans les archives de Minorque, mais dans celles de l'Europe entière, au xvii^e et au xviii^e siècle. Ce n'est pas à dire, du reste, que nous ayons l'intention de partir en guerre contre les libertés

municipales de l'île aux siècles passés, qui figurent en définitive parmi les plus modérées et les plus sages.

Nous ne serions pas complet sur les liasses de lettres si nous n'indiquions pas que, à côté de la correspondance et y juxtaposées, les documents les plus importants s'y trouvent: ordonnances royales, arrêts du conseil, et cela, pour toutes les époques. Généralement il s'agit de placards imprimés: mais ces placards ne sont pas envoyés du pays dominateur: Espagne, France ou Grande Bretagne: c'est à Mahon même qu'ils sont imprimés: on peut donc supposer que leur rédaction n'est pas l'œuvre directe du pouvoir central et que ce sont au contraire ses représentants dans l'île qui ont eu la charge de les libeller. Ces placards sont généralement en bon état, et les textes qu'ils révèlent sont des plus importants pour l'histoire de la souveraineté sur l'île.

Ajoutons enfin que ces liasses ne comprennent pas que des lettres du souverain et de ses agents, mais aussi des missives provenant des autres communes de l'île. Ces communes viennent, à tout propos, consulter la municipalité de Mahon et solliciter d'elle une ligne de conduite. Leurs lettres peuvent servir à reconstituer l'histoire, non faite encore, de ce qu'on peut appeler la tutelle volontaire. De plus elles peuvent aider à rétablir la vie municipale de Ciudadela, Alayor et Mercadal, et servir à combler les trop nombreuses lacunes que présentent les archives de ces communes. L'histoire de ces villes a donc deux sources: leurs archives propres, et celles de Mahon.

Notre rapide examen serait vraiment un peu trop court si nous ne posions la question suivante, en essayant de la résoudre: dans quelle langue sont écrits les documents de Mahon? Et, ce que nous dirons de ceux-ci, nous pourrions le dire de l'île entière. La première idée qu'il faut mettre en avant est celle-ci: il n'y avait pas autrefois de langue officielle comme aujourd'hui. Même, lorsqu'un dialecte local est employé dans les documents, il l'est parce que c'est l'usage, parce que la langue était, pour ainsi dire, dans la plume du secrétaire communal: mais il n'y a là rien d'intangible, pas de question de principe; le dialecte employé dans un procès-verbal ne tire pas

à conséquence, ce n'est pas un *palladium*: toutes les idées tendancieuses sont bannies, on l'emploie sans affectation ni fureur: rien de semblable au catalanisme d'aujourd'hui. Ces réserves faites, constatons que l'unanimité des procès-verbaux municipaux, dans les quatre universités de l'île, est en minorquin. Quant à la langue employée par les autorités municipales vis-à-vis du gouvernement, l'étude en est bien plus complexes et la question ne peut ainsi se solutionner d'un mot. Lorsque l'administration insulaire écrit à son souverain naturel, le roi d'Espagne, elle se sert presque toujours du dialecte local. Au roi de Castille, on n'écrit pas en castillan. Mais lorsqu'une puissance étrangère s'empare de l'île, la scène change: c'est en castillan qu'on lui parlera. Ainsi, les lettres adressées au gouvernement, officiellement espagnol, de l'archiduc Charles, sont en minorquin. Vienne l'usurpation anglaise, tout de suite la correspondance avec l'autorité étrangère est en castillan. Autrement dit, c'est seulement quand une ville cesse d'être espagnole, qu'elle commence à s'exprimer en espagnol. Ceci peut paraître bizarre et absurde, mais l'antinomie n'est qu'apparente: le catalan et ses dérivés étaient regardés comme une langue intérieure des royaumes d'Espagne, que le Roi Catholique pouvait comprendre, mais la langue espagnole *extérieure* était le castillan. Il ne vint pas à l'idée des autorités locales, aux alentours du traité d'Utrecht, que les administrations britanniques pussent entendre le catalan. Parfois même, c'est en anglais qu'on s'adresse à l'autorité anglaise, et ceci est surtout vrai pendant la troisième occupation britannique. Quant à l'autorité française, la ville s'adresse à elle bien rarement en castillan: parfois elle lui écrit en français, mais ce n'est pas la règle générale: le plus souvent elle se sert du catalan. N'oublions pas qu'il y avait beaucoup de Roussillonnais dans l'administration française et que la capitale judiciaire de l'île, le siège de la juridiction d'appel fut Perpignan. En ce qui concerne la langue employée par l'autorité souveraine, voici les règles apparentes: le Roi Catholique ne se servait guère que du castillan, mais ses agents usaient de la langue locale. Le gouvernement britannique se servit surtout de l'anglais et du castillan, surtout aux époques où son occupation n'était pas

consacrée par les traités. L'autorité française employa toutes les langues, mais principalement le français et le minorquin, fort peu le castillan. Nous n'avons pas besoin de dire qu'on pourrait trouver des exceptions de toute sorte. Nous n'avons pas voulu établir autre chose qu'une norme. Un dernier mot sur la linguistique: le castillan fut infiniment plus employé dans les documents de Minorque que dans ceux de la Catalogne continentale.

Concluons cet article par le *desideratum* attendu. Un inventaire des archives de Mahon ne serait ni long, ni compliqué à établir. Pour les registres, ce serait l'affaire de quelques jours, cet inventaire n'ayant aucun besoin d'être détaillé et pouvant se limiter à indiquer les dates extrêmes de chaque volume. Pour les liasses éparses des correspondances, il y aurait plus de travail, mais quelques semaines pourraient suffire à ranger les diverses pièces par ordre chronologique, par exemple, année par année, et à les coter par première et dernière. Il n'y a pas lieu de demander dans l'inventaire une description et une analyse de chaque pièce. Il y a des pays où des inventaires de cette nature ont été établis: leur confection a déjà duré trente ou quarante ans et ils sont loin d'être terminés: de plus, les analyses sont défectueuses, et à peu près tout serait à refaire. De tels exemples ne sont pas pour encourager. Plus l'inventaire est rudimentaire, plus il est bref, et moins il y a de chances d'erreurs. C'est un inventaire et un classement de cette nature que nous proposerions aux érudits volontaires de Mahon.

I. Lameire.

Professeur à la Faculté de Droit de Lyon.

La lucha contra la tuberculosis

Conferencia dada por el Dr. Alberto Robin en la
"Escuela de altos estudios sociales" de París

TENGO la intención de demostrar con hechos que los que han asumido en Francia la pesada responsabilidad de la lucha contra la tuberculosis, están en camino de conducir á los poderes públicos y á la caridad privada por una vía ineficaz y peligrosa, y que es aún tiempo de cambiar de dirección.

* * *

La urgencia de la lucha contra la tuberculosis es demasiado evidente, para que sea preciso demostrar su necesidad con nuevos argumentos. Cada año en Francia la tuberculosis mata 90.000 habitantes, de los cuales corresponden á París 10.000; las otras grandes aglomeraciones urbanas pagan también un pesado tributo; la mortalidad parece aumentar en los campos; es la tuberculosis la causa del licenciamiento anual de 5.000 soldados, sin hablar de los que los Consejos de revisión eliminan y de los que mueren en el servicio; en nuestros hospitales, el 25 p.º/º de las camas están ocupadas por tuberculosos; de cada 100 defunciones, 15 son imputables á la misma infección: en fin, los tuberculosos dejan sentir su influencia sobre sus descendientes, puesto que más del tercio de sus hijos sucumben en edad temprana y la cuarta parte de los que sobreviven llevan el sello de su herencia.

Esta rápida enumeración no necesita comentarios. La tuberculosis es un azote más amenazador que las grandes y tan temidas epidemias, más mortífero que los cataclismos que

infunden el espanto entre los hombres. Ha llegado á ser, por el creciente número de individuos que hiere, por la espantosa mortalidad que causa, un peligro social que compromete hasta el porvenir de nuestra raza, al paso que, por su incesante propagación, alcanza ya al capital humano en sus distintos modos de actividad, apareciendo así como una de las causas actuales de la disminución del trabajo, en detrimento de la fortuna y de la prosperidad públicas.

Es inútil insistir más, porque desde hace mucho tiempo, cuantos sienten las grandes miserias sociales y se interesan por la solidaridad humana y por la grandeza de la Patria, están de ello convencidos. Todas las fuerzas vivas del país deben asociarse para combatir al enemigo común, del cual nadie puede lisongearse de escapar, y que nos hiere lo mismo en nuestros afectos que en nuestros intereses.



La tuberculosis es el producto de un microbio llamado bacilo de Koch. Este bacilo penetra en el organismo, sobre todo por las vías respiratorias y digestivas. Si encuentra un medio favorable á su desenvolvimiento, engendra, en el lugar en donde se fija, lesiones de carácter extensivo é infectante, de las cuales es el pulmón el sitio predilecto.

Entre las condiciones que convierten á un individuo en campo abonado para la tuberculosis, se citan la insalubridad de las habitaciones, la insuficiencia del aire y de la luz, la debilidad congénita, las diversas causas de fatiga (*surmenage*) la mala alimentación y el alcoholismo. En lo que concierne á esta última causa, las cifras de mortalidad por tuberculosis y las del consumo de alcohol, guardan casi perfecta proporción.

Se enseña *oficialmente* que la tuberculosis es por esencia contagiosa, que la herencia (tan temida por la tradición popular) no tiene ó tiene poca influencia directa sobre su desarrollo; que por ser contagiosa, es evitable gracias á la aplicación de medidas de higiene pública y privada, encaminadas á destruir su bacilo y á restringir el alcoholismo, que figura en primera línea entre las causas predisponentes; en fin, que es curable en

todos sus períodos, sobre todo en sus comienzos, llegando hasta á añadirse que es la más curable de las enfermedades crónicas.

Veremos más adelante qué afirmaciones de éstas merecen ser respetadas; pero, teniendo en cuenta por ahora las conclusiones prácticas que de ellas se desprenden y que constituyen la indicación directriz de la lucha antituberculosa, la supresión del contagio por la persecución del bacilo, debe ser el más seguro medio de combate.

Tales son los datos del problema planteado por los médicos que se han puesto á la cabeza del movimiento; veamos cómo se ha entablado la lucha. Averigüemos, en primer lugar, si los procedimientos que se han utilizado son bastante prácticos para ser generalizados y, comparando los esfuerzos realizados con los resultados, haremos el balance.



Es inútil repetir la enojosa historia de las medidas tomadas en los distintos países, ni de sus vicisitudes. Se han nombrado comisiones y se han reunido Congresos que han acordado recomendar el saneamiento de las habitaciones insalubres, combatir el alcoholismo, conseguir que se escupa en una escupidera de bolsillo ó en pañuelos de papel, evitar el polvo, reemplazando el barrido por el lavado con paños húmedos, desinfectar los locales donde han permanecido los tuberculosos, así como los objetos de su uso y, en fin, aislar á los enfermos en sanatorios desde los comienzos de su mal. Después se han multiplicado las conferencias, los cursos, los trabajos científicos: se ha agitado la opinión que se ha puesto al unísono, y he aquí, en fin, que los poderes públicos han intervenido, buscando crear, de acuerdo con la iniciativa privada, una organización de conjunto que centralice los esfuerzos para asegurar el éxito.

En esta lucha, Alemania ha procedido con un método inspirado, como dice muy bien el Dr. C. Lavoire, por el espíritu militar y disciplinado de un pueblo y el autoritarismo de su Gobierno. Este método excitó la admiración de los personajes oficiales que representaron á Francia en el Congreso de Berlín

de 1899 y en la conferencia de la misma ciudad, de 1902. Fué para ellos una *verdadera revelación*, hasta el punto de que el Dr. Brouardel, que la presidía, declaró que Alemania acababa de abrir una era nueva: "se tiene la sensación—dijo—de que se ha descubierto un problema social desconocido."

Este es el método que se nos ensalza desde lo alto de las cátedras del Estado, con un entusiasmo que traspasa algunas veces los límites de la tolerancia, y hace muy fáciles las objeciones y los trabajos contradictorios, debidos á los sabios de nuestro país que no forman parte de la *coterie* directora.

La obra de Alemania es, en verdad, grandiosa tanto en su concepto como en los comienzos de su ejecución; pero ¿es aplicable en conjunto á nuestro país, tan diferente por sus costumbres y su temperamento? He aquí lo que importa examinar ante todo: buscaremos enseguida si alcanza el objeto propuesto.

Gracias á la intervención de las Cajas de seguros contra las enfermedades, en las que está obligado á asegurarse todo empleado que gana menos de dos mil francos al año, gracias al concurso entusiasta de la Sociedad de la Cruz Roja, á la oficina central internacional de la tuberculosis, que ayuda é informa á aquellos que á ella acuden, se ha podido comenzar la aplicación de las medidas votadas por las Comisiones y los Congresos; se han construído *Sanatorios para curar la tuberculosis*, y se ha impuesto al pueblo la convicción de que esta enfermedad es un peligro social evitable, y se está en camino de organizar instituciones para la asistencia de las familias de los enfermos hospitalizados en los Sanatorios.

He aquí como funciona este organismo, que las cajas de seguros han dotado con cerca de cincuenta millones, con la esperanza de que, curados los tuberculosos incipientes, gracias á su permanencia durante tres meses en un sanatorio y con sólo el gasto de 350 francos, pueden obtener la restitución de una parte de su capacidad para el trabajo, en lugar de consentir que se conviertan en inválidos á los que las cajas deberian socorrer durante unos tres años á razón de 250 francos anuales por individuo, haciendo ascender el desembolso á 750 francos.

Cuando los médicos de Beneficencia comprueban en el obre-

ro un principio de tuberculosis que puede curarse *económicamente*, es decir, cuando juzgan que dicho obrero, después de una cura de unos tres meses en sanatorio, quedará en condiciones de asegurarse un jornal igual al tercio del salario medio de la localidad, lo envían, quiera ó no quiera, á un sanatorio. Las cajas de seguros quedan en libertad de mantener ó no al enfermo, si el médico que lo trata dictamina que aquel ha sido considerado equivocadamente como susceptible de curación económica. Esta conducta enseña ya qué abismos separan, en materia de lucha antituberculosa, las costumbres, el espíritu y las leyes alemanas de las francesas.

La asistencia á las familias de los enfermos que viven en los sanatorios, ha sido también organizada. Así, por ejemplo, las aseguradoras de Sajonia les dan del 25 al 70 p.º del salario medio, según las necesidades y el número de hijos. Pero las Cajas de seguros no pueden por sí solas subvenir á esta asistencia, por lo que se hace preciso recurrir á la caridad privada, que retrocede ante la importancia de las sumas necesarias. Por último, para los tuberculosos incurables económicamente, que son, no obstante, los más peligrosos desde el punto de vista del contagio, será necesario construir hospitales—asilos especiales, lo cual no deja de ser uno de los puntos más complicados del problema, cuya solución se retardará indefinidamente por la cuestión financiera.



En este sistema alemán, tan preconizado, que se pretende introducir en nuestro país, el sanatorio aparece como la ciudadela de los medios defensivos y, según la expresión un poco cándida de uno de los apóstoles de dicho sistema, viene á ser como “la base inquebrantable sobre la cual deben apoyarse todos los esfuerzos de la lucha antituberculosa.”

Si nos adhiriéramos á esta opinión, deberíamos construir poco á poco entre nosotros bastantes sanatorios para hospitalizar á todos los tuberculosos incipientes. El número de estos es desconocido, pero seguramente no es exagerado estimarlo en 250.000 para toda Francia. Y admitiendo que la cura se prolon-

gue durante seis meses—lo cual está aun por debajo de la permanencia de ocho á diez meses que el Dr. Kuss, médico del sanatorio de Angicourt, considera como necesaria,—deberán emplearse unas 25.000 camas, ó sean 500 sanatorios de 250 camas cada uno.

Teniendo en cuenta el término medio de los gastos de los tres sanatorios populares existentes, se llega á 8.900 francos por cama. El establecimiento de Bligny, del que tanto se habla, costará por lo menos 7.000 francos por cama. Reduzcamos el precio á 6.000 francos, y he aquí ya la inmovilización de un primer capital de 750 millones.

Pero no todo se reduce á construir é instalar; hay que sostener y tratar. Según el *Office imperial* de Berlín, el coste del tratamiento de un tuberculoso en un sanatorio popular es de 440 francos por día, ó sean, 1.600 francos al año. En Bligny este coste se calcula que asciende á 3.000 francos por año. Tomando una cifra intermedia, 2.500 francos por ejemplo, el sostenimiento y entretenimiento alcanzan á una suma anual de 312 millones, sin contar los socorros de asistencia á las familias, ni la suma necesaria para crear y sostener los hospitales—asilos, donde deberán ser cuidados los tuberculosos más avanzados que el sanatorio rechaza. Y observad que he tomado, como base de los cálculos, las cifras más bajas, pues que algunos admiten que para hospitalizar á todos los tuberculosos de Francia, los gastos primeros de establecimiento serían de mil millones y los de sostenimiento anual de 800 millones.

Tan solo por lo que respecta al ejército, nos ha demostrado el médico inspector Kelsch que se licencian 5.000 tuberculosos por año y que, contando tan solo 10.000 militares en tratamiento, deberán gastarse de una vez 50 millones para construir sus sanatorios y 16 millones al año para sostenerlos. Y Mr. Kelsch añade: “que destinando solamente el tercio de los millones que estas instituciones absorberían, al mejoramiento de los cuarteles y régimen de vida de los soldados, se extinguirá quizá, ó disminuirá de seguro en el porvenir, la tisis en el ejército, lo que es mejor aún que curarla.”

Por tanto, la cuestión económica aparece ya como un obstáculo casi insuperable en el método de los sanatorios, eje del

sistema alemán. Pero los que se han apasionado con este sistema, responderán que la obra gigantesca de que se trata, se desarrollará gradualmente en un número de años más ó menos considerable, y que si los contribuyentes y la caridad retroceden ante la enormidad de la carga—lo que es muy legítimo—se obtendrán, sin embargo, resultados parciales, procediendo á la instalación de sanatorios proporcionalmente á los recursos anuales que se consigan.

Esta objeción tendría algún valor si el sanatorio fuese realmente el maravilloso instrumento de curación, según doctrinalmente se afirma. Por desgracia, ya los menos prevenidos contra los sanatorios, que se ilusionaron en demasía con los éxitos que se les atribuyen, van decayendo en sus entusiasmos, y numerosos son los médicos autorizados que no comparten el fervor que otros se esfuerzan en comunicar al público y á nuestros gobernantes.

No insistiré sobre los inconvenientes del sanatorio. Los doctores H. Huchard (de Paris) Lemoine (de Lille) Hérard de Besse (de Beaulieu) Lalesque (de Arcachon) Brunon (de Rouen) Janicot (de Pougues), Rénon (de París) y tantos otros, los han expresado suficientemente, y una novela de nuestros días, aunque exagerándolos, los ha hecho accesibles á los profanos. No rebajaré de las estadísticas, llenas de promesas, con que se ha tratado de fascinarnos, los enfermos debilitados, deprimidos ó anémicos, pero no tuberculosos, que en los sanatorios se han tratado, ni pretenderé completarlas introduciendo en ellas los enfermos despedidos, porque su agravación ó su muerte hubiera recargado la cifra de los fracasos, ni tampoco con aquellos que han salido algo más nutridos y que han debido ser hospitalizados de nuevo algunos meses después de recibir su papeleta de curación.

Citaré sencillamente algunas cifras, refiriéndome al trabajo muy documentado que el Dr. C. Savoire acaba de publicar en el *Bulletin médicale*, después de una minuciosa información hecha en Alemania, con motivo de la reciente conferencia internacional sobre la tuberculosis.

Personalmente no he perdido de vista á treinta y cinco tuberculosos curados en el sanatorio desde los primeros signos

de la enfermedad, despedidos como curados y que habían vuelto unos á su trabajo manual, otros á sus respectivas profesiones. De dicho número, 11 tuvieron que dejar el trabajo al cabo de 3 á 8 meses; 9 entre los 8 y 12; 7 entre 12 y 14; 2 á los 16; uno á los 18. Hoy, de los 35 que se decían curados, no hay más que 5 que trabajen. De los otros 30, 2 han muerto y del resto hay 12 que podrán, después del tratamiento de su recaída, volver al taller.

¿Qué dice la información hecha por el Dr. C. Savoire? Las estadísticas alemanas indican una media de 5 á 18 p. % de curaciones definitivas, que se comprenden en el 72 p. % de curaciones económicas, las cuales se reducen al cabo de 4 años al 25 p. %. Después de este tiempo, dice el Dr. Künzen (de Posen) en su informe á la Conferencia internacional de 1902, el 60 p. % de los que salieron llenos de esperanzas, han sido de nuevo derribados por la terrible enfermedad. En la sesión de 14 de Enero último de la *Sociedad de medicina de Berlin*, el Doctor Katz plantea la cuestión de si los sanatorios son en verdad el mejor medio de combatir la tuberculosis, puesto que después de tres ó cuatro años el 56 p. % de los enfermos que se decían curados, han muerto ó son incapaces de todo trabajo. Y cuando el Dr. Katz hubo terminado su discurso, el Dr. Senator expresó su alegría, al ver que se tenía al fin el valor de decir la verdad en contra de la corriente. Finalmente, según las estadísticas del Dr. Detweiler, que dirige un sanatorio para ricos, la proporción de las curaciones, teniéndolo todo en cuenta y en un plazo de 3 á 9 años, no es sino de un 10 p. %!

En presencia de estas cifras, es permitido asombrarse de que el Dr. Brouardel en el librito de educación y de enseñanza antituberculosa, que ha redactado con el Dr. Lagrue, haya podido escribir y querido propagar las afirmaciones siguientes: "En Alemania.....los resultados son maravillosos. De cien enfermos curados en los sanatorios, después de tres años de su salida, los 2/3 no han tenido un solo día de paro forzoso y se les puede considerar como radicalmente curados."

Y si se quiere saber en que proporciones han beneficiado á Alemania las medidas de qué el sanatorio es la clave, el Dr. C. Savoire contesta: "Las peticiones de estadística que he

dirigido, tanto por la vía diplomática, como por la privada, han quedado sin respuesta. No obstante, el Dr. Künzen (de Posen), que parece mejor informado, escribe: "A pesar de esto, las defunciones debidas á la tuberculosis no han disminuido, y donde se encuentra una disminución, hay que preguntarse en qué proporción es debida al sanatorio, ó á otras causas, tales como la mejora de las condiciones sanitarias de las grandes ciudades, la de los medios de existencia, etc.," El Dr. Wernicke declara que no puede aún decidirse, porque el sanatorio no es sino un eslabón de la cadena que hay que forjar contra la tuberculosis. Además, el Dr. Armaingaud, que ha podido cotejar los cuadros de mortalidad por tuberculosis en Prusia, desde 1887 hasta 1901, revela que por la influencia de las medidas de higiene general tan sólo, es decir, antes de la apertura de los sanatorios, el decrecimiento de la mortalidad ha sido de un 10 p.%, mientras que después de la nueva era, la mortalidad decrece más debilmente y hasta sufre un aumento sensible en los años 1900 y 1901. La más modesta conclusión que se desprende de este estudio es que la higiene sola vale más que las construcciones en que se la quiere centralizar.

Todos estos hechos demuestran que en Alemania el escepticismo comienza á invadir los espíritus y se manifiesta en muchos médicos, hasta entre aquellos que dirigen sanatorios.

Ló expuesto prueba, pues, de una manera irrefutable, con cifras y con hechos, que, como dice muy bien el Dr. Janicot, está mal escogido el momento para hacer entre nosotros una especie de cruzada sanatorial, ahora que numerosos alemanes, ilustrados por una experiencia profunda, científica y costosa, inician su movimiento de retirada.

Realización material y moral casi imposible; resultados económicos y terapéuticos mínimos y desproporcionados con el gasto; he aquí el balance de los sanatorios, considerados como el arma principal en la lucha antituberculosa. Tal es la respuesta á las cuestiones planteadas al principio. Es preciso, pues, entablar la lucha en otro terreno.

Por la traducción,

L. Pons Marqués

Médico del Dispensario de la «Liga Antituberculosa de Menorca»

(Continuará).

Esperanto inter scienculoj . El Esperanto entre los hombres de ciencia

Dum la kunsidoj de la dua Universala Kongreso de Esperanto en Genevo (Svisujo) la lingvo internacia ekaperis kun granda sukceso en la sciencularon. Kelkaj sciencistoj kaj sciencamantoj kunvenis unuafoje por diskuti kaj prepari la organizadon de Internacia Scienca Asocio, kies ĉefa celo estos la enkondukon de Esperanto, kiel helpa lingvo, en la sciencularon, en la prisciencajn gazetojn kaj kongresojn internaciajn.

Oni ne povas nei, ke la kunvenintoj estis malmultenombraj, sed ilia eminenteco estas tiel granda, ke la diritan kunvenon oni devas konsideri, kiel ĉefan okazintaĵon por la triumfo de Esperanto. Ĉeestis reprezentantoj de la plej gravaj lernejoj kaj universitatoj amerikaj, anglaj, francaj, germanaj, hispanaj, italaj kaj rusaj, inter alie: S-roj Generalo Sebert, Bourlet, Hanauer, Huntington, Padfield, Tarry, k. c.

Estis elektitaj en la kunveno, kiel Prezidanto: S-ro Sebert, Membro de la Franca Akademio de la Sciencoj (Parizo), kaj kiel Sekretario, S-ro Carlo Bourlet, Profesoro de la Konservatorio de la Artoj kaj Metioj. (Parizo)

Oni diskutis kaj aprobis du proponojn: la unua de S-ro Carlo Bourlet celas: 1.e: ke la ĉeestantoj subskribu la tuj sekvantan Declaraĉion; 2.e ke ili plej rapide kaj fervore klopodu por kolekti grandan nombron da subskriboj, speciale subskriboj de eminentuloj.

En las reuniones del segundo Congreso Universal de Esperanto en Ginebra (Suiza) la lengua internacional apareció con gran éxito entre los hombres de ciencia. Algunos profesores y amantes de las ciencias se reunieron por primera vez, para discutir y preparar la organización de una Asociación Científica Internacional, cuyo principal fin ha de ser la aceptación del Esperanto como lengua auxiliar entre los hombres de ciencias, revistas científicas y congresos internacionales.

No se puede negar que los reunidos fueron pocos en número, pero tanta es su eminencia que dicha reunión debe ser considerada como el principal acontecimiento para el triunfo del Esperanto. Hubo allí representantes de las más importantes escuelas y universidades americanas, inglesas, francesas, alemanas, españolas, italianas y rusas, entre las de otros puntos: y además los Señores General Sebert, Bourlet, Hanauer, Huntington, Padfield, Tarry, etc.

En la reunión fueron elegidos, como Presidente: el General Sebert, miembro de la Academia Francesa de las Ciencias (París), y como Secretario, Mr. Carlos Bourlet, Profesor del Conservatorio de las Artes y Oficios. (París).

Se discutieron y aprobaron dos proposiciones: la primera de Mr. Carlos Bourlet tiene por objeto: 1.º: que los presentes suscribiesen la declaración que más abajo se transcribe; y 2.º que ellos lo más rápida y eficazmente que se pudiese, se esforzasen para que la suscribiesen también el mayor número de hombres sobre todo los eminentes.

Jen la texto de la
DEKLARACIO

«La subskribintoj, scienculoj scienciistoj kaj sciencamantoj opiniante, ke la enkonduko de la konstanta uzado de la lingvo internacia Esperanto en la Sciencon multege utilis por faciligi la interrilatojn de Scienculoj diversnaciaj kaj ankaŭ la legadon de la Sciencaj gazetoj, esprimas la deziron, ke:

1.^o La scienculoj onstante uzu la lingvon Esperanto dum siaj kongresoj.

2.^o La gravaj internacie disvastigitaj sciencaj gazetoj akceptu artikolojn redaktitajn en Esperanto kaj plie aldonu al ĉiu artikolo redaktita en nacia lingvo, resumon en Esperanto montrantan ĝian enhavon.

La subskribintonj promesas helpi, ĉiu laŭ siaj fortoj, al la efektivigo de tiuj deziroj.

Ili permesas al ĉiu ajn publikigi tiun de ili subskribitan decidon.»

La dua propono de S-ro Tarry celas la tujan fondon de la Esperantista Scienca Societo aŭ almenaŭ de la konstanta Scienca Sekcio en la Kongresoj.

Kiel rezultato de tiu ĉi neforgesebla kunveno la ĵus presita Deklaracio estis ĉien dissendita, la Esperantista Scienca Asocio—fondita, kaj la fervoro de ĝiaj provizoraj Prezidanto kaj Sekretario (S-ro Sebert kaj Bourlet) estis tiel granda, ke multaj diversnaciaj scienculoj jam aliĝis kaj la dirita Asocio havas jam oficialan monatan organon (la esperanta *Internacia Scienca Revuo*) kaj konstantan Oficejon en Genevo, kiu sin okupas pri la estonta korespondada laboro kaj detala organizado.

Vicente Inylada Ors.

ESPERANTISTO N.º 5597.

(*Dirigota*)

He aqui el texto de la
DECLARACION

«Los abajo firmados, hombres de ciencia, unos profesores otros aficionados, siendo de opinión de que el uso constante de la lengua internacional Esperanto en la Ciencia sería sumamente útil para facilitar las relaciones entre los hombres de ciencia de distintas naciones y la lectura de las revistas científicas, expresan el deseo de que: 1.^o Los hombres de ciencia usen siempre el Esperanto en sus congresos. 2.^o Las importantes revistas científicas que ven la luz en distintas naciones acepten artículos redactados en Esperanto, y además que á cada artículo redactado en la lengua nacional se añada un resumen en Esperanto, explicando su contenido.

Los que suscriben prometen auxiliar, cada cual según sus fuerzas, á la realización de tales deseos

Y permiten que por todo y por todos se haga pública esta su decisión que acaban de firmar.»

La segunda proposición fué presentada por Tarry y tiene por objeto la pronta formación de alguna Sociedad Científica Esperantista ó al menos de una constante Sección de Ciencias en los Congresos.

Como resultado de esta inolvidable reunión se envió la anterior Declaración por todas partes, se fundó la Asociación Científica Esperantista, y el entusiasmo de sus Presidente y Secretario provisionales (Sres. Sebert y Bourlet) fué tan grande, que se les unieron muchos hombres científicos de distintos países y la mentada Asociación tiene ya su órgano oficial mensual (la *Revista Científica Internacional* en esperanto) y una oficina permanente en Ginebra, la que se ocupa en el trabajo de correspondencia y organización de detalles.

Por la traducción

JOSÉ JUANEDEA, P BRO.

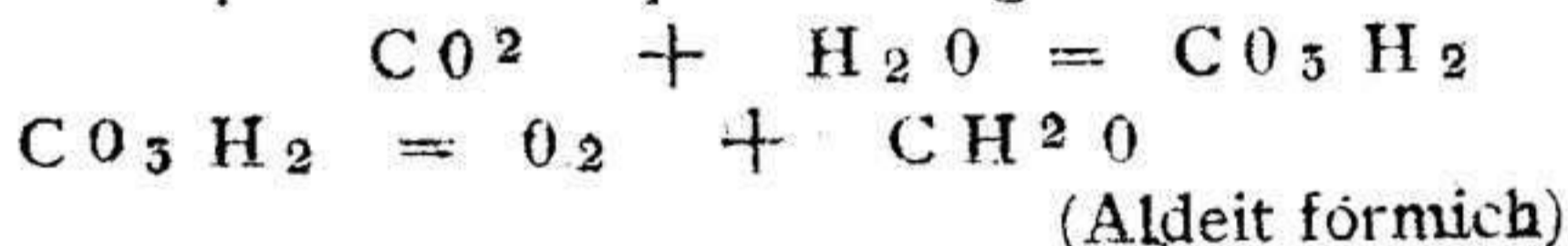
(*Continuare*)

Els hidrats de carbó

y'l descobriment de Bourquelot

Els hidrats de carbó constitueixen la totalitat de materials de reserva de las plantas. Son la resultancia immediata de las primeras manifestacions de la energia vital. Químicament estudiats per Fischer, son cossos neutres, que contenen l'hidrògen y oxigen en las proporcions precisas per formar aigua. La glucosa, el sucre de canya, las féculas, la celulosa, la levulosa y'l midó, no son altre cosa qu'hidrats de carbó.

Lo mecanisme de llur elaboració en l'organisme vegetal, Bach l'explica ab las equacions següents:



O sia: anhidre carbónich atmosfèrich, mes aigua del vegetal, forma àcid carbónich, que gracias á la funció reductora sintètica del vegetal, se descomposa en oxigen y aldeit fórmich, ó formol.

L'aldeit fórmich ó formol podem considerarlo com lo primer anell de la gran cadena dels hidrats de carbó.

Estudiant Bayer la facilitat ab que's polimerisa'l CH_2O aldeit fórmich, de conformitat ab las equacions de Bach, ha portat més enllá los estudis, per trobar en los vegetals l'oxigen y formol aldeit. No ha estat del tot afortunat lo gran químic alemany.

Totes ses investigacions no han sigut altres que trobar l'alcohol metilich y àcid formich en los vegetals, argument indirecte que presuposa l'existència del aldeit fórmich.

Usher y H. Priesley, modernament, convensuts de la equació de Bach, suprimint l'agent destructor, han pogut sorprendre y confirmar l'existència del aldeit fórmich en los vegetals.

Suposant que la destrucció del formol aldéit, es deguda á una "enzima catalítica,, han introduit fullas de *Elodea* dins aigua bullenta 30 segons, per matar lo protoplasma y las "enzimas,,. Després las han introduit en disolucions d'aigua saturada d'ácit carbónich, exposantlas al sol després. Passadas algunas horas, lo reactiu de Schiff y la metilanilina han confirmat l'existencia del formol aldéit, en lo producte destilat de las fullas d'*Elodea*.

Las experiencias s'han repetit en la *Elodea* y moltes altres plantas, de distintas familias botánicas y en totes las reaccions han sigut de caràcter positiu.

La demostració de la equació de Bach, es de importancia gran en química biológica. Demostrada la formació del formol en los vegetals, las Glucomonosas, Glucobiosas, Glucotriosas y Anhidrosas, son senzillissims corolaris d'aquell que la llógica imposa.

Les Glucobiosas, per exemple, que tenen la fórmula general $C_{11} H_{22} O_{11}$ y en las que si troba lo sucre de canya; la lactosa y la trehalosa no son res més que al déit formich $C H_2 O$ condensat.



La glucosa, que té per fórmula $C_6 H_{12} O_6$ del grupo de las glucomonosas no es res més que aldéit fórmich sexcondensat.



Iguals ó parescudas consideracions podrian ferse de tots los altres hidrâts de carbó.

Aixís es, que la sucre que posém al café, que la sucre que tan satisfá als golosos, no es altre cosa, que formol condensat pel misteriós procés de l'energia vegetal.

Dumás, en las célebres lliçons resumidas en la Estática Química, diu que'ls animals son sers destructors de materia orgánica y'ls vegetals máquinas sintéticas y reductoras.

Aqueix principi sentat per Dumás, ha sofert forta sotragada, y'ls séus partidaris han tingut que atrincherarse en lo baluart inexpugnable del temps, impugnats per la metralla, dels partidaris del dinamisme biológich clorofiliá.

La vida es una, diu un docte catedràtic de Química Biològica, es igual, químicament, per vegetals que per animals. Abdós necessiten per lo seu procés vital energías potencials [que sols les hi poden esser comunicadas per las energías estivadas en las materias nutritivas. Aixís resultan tan destructors de materia orgánica animals com vegetals.

Lo que hi ha, continúa el docte professor, que la destrucció orgánica pels vegetals, resulta enmascarada per la funció clorofílica. La clorofila es l'energia potencial; la funció clorofílica, recullint l'energia solar, es l'únic factor d'aquesta gran màquina sintética reductora.

“Las plantas sense clorofila viuen en simbiosis ó son parasitarias, per çòls boléts, que no tenen clorofila, no elaboran hidrats de carbó. La elaboració d'aquestos, no es de la vida vegetal, es fruit del dinamisme clorofílica biológich „

Aquesta teoria clorofílica, que ha confirmat gran part de sas afirmacions *in vitro*, fent atravessar un raig lluminós per tubos tancats plens de disolucions alcohólicas de clorofila, y després produint, per un prisma, l'espectre interromput per las vibracions llumínicas absorvidas per la clorofila, ha sofert una forta sacsejada recenment per Bourquelot.

Bourquelot, ab sos estudis de “enzimología,” ha trobat una “enzima,” específica de la tréhalosa: la tréhalasa. En un article publicat fa molt poch, diu que del 1889 que estudiava la manera de descobrir la tréhalosa en los *boléts* y avuy, gracias á la tréhalasa, ha pogut descobrir la tréhalosa en 142 especies de dits vegetals.

No'm permeteria l'esperit d'aquesta revista exténdrem en la minuciositat de detalls que M. Bourquelot ha tingut en compte per *sorprende* la tréhalosa y poguerse proporcionar la tréhalasa.

Sols vull remarcar que la tréhalosa descuberta en los boléts, es un hidrát de carbó, del grupo de las glucobiosas, de la fórmula $C_{11} H_{22} O_{11}$. Que'el sucre de canya y la tréhalosa, químicament, tenen la mateixa fórmula y sols se diferencian per propietats ópticas y enzimológicas.

¿La tréhalosa, resulta en los bolets de la condensació del formol aldéit?

¿La sacarosa, que té igual fórmula, resulta en las plantas verdes de la condensació del formol aldéit y *funció clorofiliana*? Fins ara la ciencia contestava aquesta pregunta afirmativament.

Avuy sembla que no's necessita clorofila per condensar en la vida vegetal aldéit fórmich. Sols precisa vida vegetal, que se sab ben poch lo qu'es.

J. Agulló

Observatorio Meteorológico de Mahón. = Latitud geográfica 39° 53' - Longitud al E. de Madrid 7° 57' - Altitud, en metros, 43
Resumen correspondiente al mes de Abril de 1907

Decadas	BARÓMETRO, EN mm Y Á 0°										TERMÓMETROS CENTÍGRADOS										PSICRÓMETRO		
	Altura media	Oscilación media	Altura máxima	Fecha	Altura mínima	Fecha	Oscilación extrema	Temperatura media	Temperatura máxima	Fecha	Temperatura mínima	Fecha	Oscilación extrema	Temperatura media	Humedad rel. media	Tensión media en milímetros							
1. ^a	752.3	1.2	757.8	9	742.0	4	15.8	12.8	19.6	6	6.0	5	13.6	68	»								
2. ^a	750.1	0.5	758.2	20	744.6	17	13.5	12.6	18.8	15	7.0	17	11.8	65	»								
3. ^a	760.1	0.5	766.4	22	747.9	27	18.5	13.6	25.0	26	4.4	29	20.6	54	»								
Mes	754.2	0.7	766.4	22	742.0	4	24.4	13.0	25.0	26	4.4	29	20.6	63	»								
Decadas	ANEMÓMETRO										DIAS DE										Evaporación media en milímetros		
	DIRECCIÓN DEL VIENTO		FUERZA APROXIMADA								DIAS DE		Lluvia total, en milímetros		Lluvia máxima en un día		Evaporación media en milímetros						
Decadas	FRECUCENCIA DE LOS VIENTOS		Calma		Brisa		Viento		Viento fuerte		Despejados	Nubosos	Cubiertos	Lluvia	Niebla	Rocío	Escarcha	Nieve	Graniza	Tempestad	Lluvia total, en milímetros	Lluvia máxima en un día	Evaporación media en milímetros
	N.	NE.	E.	SE.	S.	SO.	O.	NO.	Calma	Brisa													
1. ^a	»	1	1	2	1	2	2	1	2	2	3	4	3	2	»	»	»	»	»	»	15.2	12.2	4.0
2. ^a	5	»	1	1	2	»	»	2	2	5	3	3	2	3	»	1	»	»	»	8.2	5.0	5.6	
3. ^a	2	2	1	»	2	»	2	2	»	7	1	1	2	2	»	5	»	»	»	31.2	21.7	6.9	
Mes	7	3	3	3	2	5	4	3	7	13	6	15	8	7	7	6	»	»	1	3	54.6	21.7	5.5

Mauricio Hernández Ponseti.

Bibliografía

Carmen de Burgos Seguí.—*Arte de saber vivir.—Prácticas sociales.*—Valencia.—F. Sempere y C.², Editores. Un volumen de 202 páginas.

La acreditada casa Sempere y C.² acaba de editar la última producción de la distinguida escritora cuyo nombre encabeza esta nota. Con delicadeza y corrección, unidas á una manera de decir clara y sencilla, expone las principales reglas de buena educación que se deben observar para vivir en la sociedad moderna.

Como libro de consulta debe figurar en la biblioteca de todas aquellas personas que por su posición ó por su carrera se hallen obligadas á alternar en sociedad ó gusten de ella, pues encontrarán siempre en él un amigo discreto que unas veces les aconsejará y otras les evitará el caer en faltas involuntarias.

Esperanta Radikaro de Th. Cart, 88 p. París, *Presa Esperantista Societo; por la propagando de Esperanto inter-blinduloj.*

La importante revista *Lingvo Internacia* acaba de publicar la segunda edición del vocabulario esperantista que encabeza estas líneas, la cual difiere de la primera en que contiene no sólo la traducción francesa de las raíces esperantas, si que también, las nuevas recomendadas particularmente por el doctor Zamenhof, las que van señaladas por medio de un asterisco. El librito, encuadernado en rústica, va seguido de una Clave-Repertorio del Sr. Em. Robert y, gracias á esta adición, resulta un vocabulario Esperanto-Francés y Francés-Esperanto, cómodo, manuable, que se puede llevar en el bolsillo como va de mécum y en el que se encuentran no solamente todas las raíces del idioma Esperanto, si que también la mayor parte de acepciones de las nuevas aprobadas por el ilustre doctor Zamenhof.

También hemos recibido los siguientes folletos esperantistas:

L'Esperanto. Ses raisons d'être; sa structure; ses services, sa diffusion, par L. Beaufront.

Esperanta Fraŝlibro de l'turisto; del anuario del Turing-Clup Francés.

La Kalendaro: por Lengyel Pál.

Pri la Homa Radiado, por Émile Boirac.

Une heure d'Esperanto (conférence dialoguée) por Th. Cart.

Lo benkoj de la promenejo.—Traducción de P. Corret.

Du biletoj. Comedia en un acto y en prosa de Florian. Traducida por H. J. Bulthuis y L. Touchebeuf.

D.

La novela de la sangre, por Carlos Octavio Bunge.

En toda la América española se manifiesta una gran actividad literaria que en España desconocemos casi por completo.

El idioma castellano encuentra en sus hijos de América nuevos esplendores; el alma española revive en aquella literatura, sin que en el viejo continente nos demos cuenta, sin que hagamos por nuestra parte lo que sería necesario para estrechar los lazos de la solidaridad de la raza.

Labor profundamente patriótica es el popularizar en la Península las obras literarias de los jóvenes americanos que, como Carlos Octavio Bunge, sienten y hablan á la española.

La acción de esta novela se desarrolla bajo la sanguinaria dictadura de Rosas, pintándose con trágicos colores el horror de injustas persecuciones y de las monstruosas crueldades que afligieron la tierra argentina en la primera mitad del siglo pasado.

El estilo es castizo y correcto, casi limpio de americanismos; llega al corazón y deja una profunda huella de angustia cuando relata los horribles suplicios y las infames diversiones que ideaba el tirano.

La Pintura en Italia, por H. Taine

La casa F. Sempere y C.^a, de Valencia, ha tenido el buen acuerdo de publicar, entre los de su colección económica, esta excelente obra en que el ilustre crítico describe sus impresiones en los museos y monumentos de Florencia, Venecia y Roma.

Es de utilidad indiscutible el poner los libros de los grandes maestros al alcance de todos; pero se debe procurar muy cuidadosamente darlas por entero y bien traducidas, lo cual puede hacer la casa Sempere, que cuenta con medios sobrados.

Forma un tomo que se vende al precio de *una peseta* en todas las librerías.

Átomos y astros, por Víctor Delfino

Publicado por la misma casa editorial y en iguales condiciones que los anteriores, forma este libro una pequeña enciclopedia de conocimientos útiles, conteniendo los principales adelantos modernos en física, química, astronomía y medicina.

M.

Sección Oficial

Informe

que la Junta Provincial de la Liga Marítima Española eleva á la Central, sobre la enseñanza de cosas de mar dada durante el año 1906, por los profesores D. Antonio Juan Alemany y D. José Socías Bennasar, en sus respectivas escuelas de Mahón y San Clemente.

Excmo. Sr. Presidente de la Junta Central.

Achaque suele ser de nuestra raza, por desgracia, el entusiasmo súbito por un ideal, seguido de cerca por la inconstancia y el desaliento.

Así, cuando se presentan casos de excepción, como sucede con el maestro Juan Alemany, considera esta Junta que deben ser admirados y puestos uno y otro día de relieve, para que sirvan de estímulo á otras energías y coadyuven de esta manera á la mejora de las generaciones que han de sucedernos.

Algo de esa ventaja se complace esta Junta en elevar á la Central con el presente informe. D. Antonio Juan cuenta ya en Menorca con un digno compañero: D. José Socías Bennasar, profesor de la escuela pública de la aldea de San Clemente, sufragánea de Mahón.

Siguiendo el plan de enseñanza práctica y amena, que tantos elogios ha merecido, los alumnos de Juan Alemany han realizado durante el año 1906 paseos escolares al Vigía de Binisarmeña, á Binisaida, á la Atalaya de Torret, á las calas de Rafalet y de San Esteban y á la Albufera, este último con los alumnos de Socías Bennasar, quienes, á su vez, durante el propio año los han realizado á las calas de Alcaufar, d'Escanutell, Cala Covas, Binidalí y Biniparraitx Petit.

Dignos de encomio son los adelantos que se observan en el modo de apreciar los niños expedicionarios, así las cosas de

la naturaleza, como las que provienen del trabajo humano. Lo cual evidencia una vez más la bondad de este método educativo.

Se acompañan los cuadernos de una y otra escuela que contienen las reseñas de las excursiones, escritas por los mismos alumnos, como también los dibujos navales y geográficos, muchos de ellos notables, atendida la tierna edad de sus autores.

Y notorio el exquisito celo con que la dignísima Junta Central mira cuanto puede coadyuvar á nuestra regeneración marítima, base cardinal de la grandeza patria, pide esta Junta Provincial un voto de gracias para los profesores Sres. Juan Alemany y Socías Bennasar, á fin de que este aplauso de la Liga Marítima se agregue á la satisfacción que deben de sentir en su conciencia.

Mahón 5 de Mayo de 1907.—El Presidente, BARTOLOMÉ ESCUDERO.—El Secretario, PEDRO BALLESTER.



Noticias

Referentes al Ateneo.—Durante el presente mes la Sección de Literatura y Música ha dado tres veladas, dos de ellas poético-musicales y la otra de prosa literaria.

La primera, celebrada el día 2, se dedicó al sentimiento de la naturaleza en el arte, leyéndose poesías de Horacio, Abderramán I, J. Verdaguer, Juan Beneyam, José León, Menéndez Valdés, Pomar, Delille, Zayas, María Antonia Salvá, Siles, Blanco Belmonte, Cristóbal de Castro, Marquina, Costa y Llobera, Verdugo Bartlett, Palacio, Alomar, Icaza, Mesa, Bello y Alcover, y ejecutándose música vocal é instrumental de Weber, Clavé, Meyerbeer, Wagner y Beethoven. La velada se inició con el himno *Independencia* compuesto por el ateneista D. Pedro Seguí, en honor del alzamiento de España contra Napoleón, y dedicado al Ateneo.

En la segunda velada nuestro compañero de Redacción don Lorenzo Lafuente leyó ante selecta concurrencia fragmentos de las siguientes obras literarias, unas publicadas, otras inéditas, de que es autor: "Luciérnaga, novela inédita, "Rerum no-

varum,, en preparación, "Las Monedas,, artículo publicado en la Ilustración Española y Americana, "El Último Vástago,, cuento que obtuvo el 2.º premio en el Concurso hispano-americano celebrado en Madrid el año 1904 por la Biblioteca *Patria*, "El Temple", drama inédito, "Más allá,, cuento inédito, "Cómo se vive,, novela en prensa por encargo de la Biblioteca *Patria*, y "Las Mujeres de mi Vida,, obra inédita. Los calurosos plácemes que recibió el autor, por lo mucho y bueno que va produciendo, nos complacen como cosa propia.

La tercera velada, celebrada el 27, versó sobre el tema **Niños, Pájaros y Flores**. El Presidente de la Sección, D. Jaime Pomar, quiso que el acto fuese digno del tema y de veras lo consiguió. El vestíbulo y escalera principal se adornaron con plantas, laureles y flores, y en el salón se colocó un emblema alusivo al tema, del cual formaba parte una artística lira, obra del ateneísta D. José M.ª Domenech. Se leyeron poesías de Cástulo, Góngora, Mira de Mescua, Guillermo Forteza, Selgas, Lope de Vega, Heine, Tennyson, Rioja, Josefa Massanés, Pomar, Victor Hugo, T. Fernández, Padilla Dávila, Carner, Alcover, Martínez Sierra y María Antonia Salvá, figurando entre los Sres. recitantes las niñas Angelita Rodrigo y Consuelo Pérez de Acevedo.

Se ejecutaron *Los murmullos de la Selva*, de Wagner, y *La primera lágrima*, de Marqués. Un coro de treinta niños y niñas cantó *Les ninetes* y *Els petits estudiants*, de Narcís Freixas, y el Orfeón del Ateneo dijo admirablemente *Las flors de Maig* de Clavé, y *Jesús infant*, de Ferrer Clavé, nieto del gran compositor, digno de llevar su nombre, pues muy joven todavía, se nos revela ya como autor delicado y director inteligente. A él se debe el vuelo que va tomando la música vocal en el Ateneo, donde bajo su dirección puede darse por establecida la Academia de canto.

Visto el éxito de tales veladas y deseosa la Junta de extender sus buenos resultados, ha acordado interesar con tiempo á las Autoridades, corporaciones y sociedades de la localidad, para que el centenario del célebre 2 de Mayo sea solemnizado en forma digna y patriótica.

También la Rondalla del Ateneo, á la cual se han agregado nuevos elementos, reanudará pronto sus conciertos bajo la batuta de su fundador D. Bartolomé Palliser.

* * *

La Cámara y Sindicato agrícolas de Menorca.—Contestando á un cuestionario de la Excm. Diputación de la provincia, dió un detallado informe, el día 11 del corriente, respecto al estado del cultivo en la Isla.

En dicho informe se expone el sistema de alternativa trienal de barbecho, cereal, pasto, comunmente seguido en Menor-

ca, haciendo notar que el cultivo cereal propio de la zona agromónica no sería remunerador á causa de las frecuentes sequías de la primavera, sin la armonía existente entre el cultivo y la ganadería, la cual ha tomado notable incremento desde que se ha extendido el cultivo de la zulla.

Por lo que respecta á la situación económica de los labradores, dice el informe, que deja bastante que desear por no ser el clima nada favorable á la Agricultura, pues los vientos del N. y NO. azotan la Isla haciéndola impropia para el cultivo arbóreo, ocurriendo lo mismo con las legumbres, principalmente las habas que, de no mediar esta causa, podrían entrar en gran proporción en la alternativa de cosechas. Se hace notar la lucha que sostiene el cultivador menorquin contra las inclemencias del clima, afanándose para extender todos los indicados cultivos, aprovechando los accidentes del terreno que puedan defender las plantas de los vendabales.

Por último, se hace constar que una de las plantas que podría cambiar la faz de la Agricultura menorquina es el tabaco que vegeta bien en nuestro suelo. Se hace un llamamiento á todas las personas que se interesan por el progreso de nuestra Agricultura, para que aúnen sus esfuerzos á fin de conseguir del Estado el permiso necesario para dedicarse á este cultivo.

Inspirado en estas ideas, el Secretario General de la Cámara, D. Pedro Mir y Mir, que en representación de la misma ha asistido á la Asamblea general de productores, recientemente celebrada en Madrid, ha presentado, en unión de otros Asambleístas peninsulares, una proposición encaminada á conseguir del Gobierno que dote á la Nación Española de una fuente de riquezas cual sería el cultivo del tabaco, para la Agricultura é Industria nacionales.

Además del Sr. Mir fueron nombrados por la Cámara Agrícola, para representarla en la Asamblea de productores, el Diputado á Cortes por este Distrito D. José de Olives Magarola y el Diputado provincial D. Jorge T. Ládico.

* * *

Cámara Oficial de Comercio.—En el vapor correo del 27 del corriente regresaron á esta Ciudad los Sres. D. Bartolomé Escudero y D. Francisco Terrés, Presidente y Secretario de dicha Cámara respectivamente, que, en unión del Vice presidente de la misma D. Jorge T. Ládico, asistieron, como Delegados de ella, á la *Asamblea de la producción y del trabajo* inaugurada en Madrid el día 18 del actual, bajo la presidencia del señor Ministro de Fomento.

Las inspecciones recogidas por dichos Sres. en la referida Asamblea fueron altamente halagüeñas para el porvenir de nuestra Patria, pues pudieron convencerse de que en todas las

clases productoras del país se siente verdadera ansia de que, rompiendo los antiguos moldes, entre España por el verdadero camino de su regeneración, fomentando las fuentes de su riqueza.

Tuvieron representación en la Asamblea 686 entidades comerciales, industriales y agrícolas, con 876 representantes. Se nombraron tantas ponencias cuantos fueron los temas que comprendía el Cuestionario del Real Decreto de 5 de Abril último, formando parte los Sres. Escudero, Ládico y Terrés de los que debían dictaminar sobre *Desarrollo de las vías de comunicación, Transportes terrestres y marítimos, Producción manufacturera: obstáculos que impiden su desarrollo, y Artículos similares de producción nacional y extranjera.*

Las conclusiones presentadas por las ponencias y ampliamente discutidas por la Asamblea, comprendieron todas aquellas reformas que se consideran necesarias y beneficiosas para el comercio, la industria, la navegación y la agricultura. Y refiriéndonos á lo que á Menorca, en particular, interesa, los Representantes de la Cámara de Comercio de esta Plaza consiguieron que se incluyeran en las *Conclusiones* de sus respectivas ponencias, el aumento de las comunicaciones postales marítimas con el Continente, el establecimiento de estafetas ambulantes en los vapores correos, la extensión del servicio de paquetes postales á nuestras posesiones de Africa, y la celebración de tratados comerciales con las Repúblicas hispano-americanas.

Por nombramiento especial de la Cámara, el Sr. Escudero tomó parte en la elección del *Consejo permanente de producción y comercio*, para el cual fueron designados en representación de las Cámaras de Comercio, los Sres. Maltrana (Madrid), Monegal (Barcelona), López Dóriga (Santander) y don Tomás Ibarra (Bilbao).

Para dar cuenta á los Sres. afiliados á la Cámara, del resultado de la misión que llevaron á Madrid los Sres. Escudero, Ládico y Terrés, se ha convocado la Asamblea General para el 1.º de Junio próximo, en el salón de actos del Ateneo.

* * *

Militares.—El Jefe de Estado Mayor Central del Ejército, general Martitegui, durante su estancia en esta ciudad, ha revistado la Comisión topográfica del cuerpo de Estado Mayor que levanta el plano de la isla, quedando altamente satisfecho del estado y perfección de los trabajos. Actualmente se hallan terminados los términos de Villacarlos, San Luis y la parte Sur del de Mahón en escala de 1 : 10,000.